

fondre avec la matière et en reste distinct sans s'en séparer : voilà l'harmonie ou la synthèse. L'antithèse n'existe pas entre l'homme et l'esprit, ni entre l'homme et le corps, mais entre les deux parties de la nature humaine.

Voici l'ensemble des catégories de l'être à ces trois points de vue :

I. *L'être considéré en lui-même : la Thèse.*

Être	
Essence	Forme
Existence.	
Catégories de l'essence.	Catégories de la forme.
Unité d'essence.	Unité de forme.
Essence propre. Essence entière.	Direction. Contenance.
Harmonie de l'essence.	Harmonie de la forme.
Catégories de l'existence.	
Unité d'existence.	
Substance. Modalités.	
Harmonie de l'existence.	

II. *L'être considéré dans son contenu : l'Antithèse. Catégories des contraires.*

L'opposition ou la relation coordonnée des parties : Détermination et exclusion. Identité et différence. Unité et multiplicité. Affirmation et négation. Intérieur et extérieur. Limite et grandeur. Commencement et fin. Condition et complément.

L'évolution ou la relation intérieure de l'être avec la série des phénomènes qui constituent le devenir : Être et non être. Changement et immutabilité. Temps et éternité. Puissance et actualité. Action et réaction. Force et tendance. But et moyen. Bien et mal.

III. *L'être en rapport avec son contenu : la Synthèse.*

La transcendance ou la relation subordonnée : Supériorité et infériorité. Tout et parties. Contenant et contenu. Similitude et contraste. Principe et conséquence. Cause et effet. Loi et fait.

L'être complètement constitué comme tout et comme parties : l'organisme. Rapport de tout avec tout. Plénitude. Perfection. Beauté.

Quelques définitions suffiraient pour faire comprendre la valeur et les applications de ce tableau, qui, du reste, n'a pas la prétention d'être complet.

1. La catégorie fondamentale est celle de l'être, qui convient à toute chose et exprime *ce qui est*, soit substance ou propriété. La première distinction à faire par rapport à l'être est celle du fond et de la forme. Le fond désigne l'essence ou la nature des choses : l'essence est à l'être, elle est ce que l'être est, elle embrasse l'ensemble de ses qualités ou de ses attributs. L'essence est *une*, elle est purement et simplement ce qu'elle est, pas autre chose. Mais cette unité se manifeste par deux qualités opposées, comme essence *propre* (*proprium*, *idem*), et comme essence *entière* (*omne*, *totum*). L'être, d'une part, est lui-même ce qu'il est, il est identique à lui-même, il est sa propre essence, et d'autre part, il est tout ce qu'il est, il est son essence entière. La propriété et l'entièreté sont le principe de toute opposition dans le monde et en Dieu. Toutes les différences qu'on peut signaler entre les corps et les âmes se résument en ces deux points de vue. Dans les corps prédomine l'idée de l'entièreté, de l'enchaînement de tout avec tout, de la continuité, de la fatalité; dans l'esprit prédomine l'idée de la propriété, de la spontanéité, de la volonté, de la liberté. Dans l'esprit humain, la catégorie du propre, de l'activité originale et indépendante caractérise de nouveau la conscience ou la pensée; la catégorie de la totalité et de la liaison est le caractère distinctif du sentiment. Dans le corps humain, la même antithèse se dessine entre la vie organique et la vie animale, entre le cœur et le cerveau, qui correspondent au sentiment et à la pensée. Les sexes dans les séries des êtres vivants sont constitués d'après les mêmes attributs, appliqués à toutes les manifestations de l'essence. Dieu lui-même n'est pas étranger à cette loi. Les premières propositions de la métaphysique, développées avec méthode, ne peuvent que reproduire les catégories dans leur ordre logique : Dieu est l'être, Dieu est l'essence, Dieu est un, enfin Dieu est infini et absolu. Ces deux attributs coordonnés que toute théologie accorde à Dieu et que tant de penseurs déclarent incompré-

hensibles, ne sont que d'autres termes pour désigner l'essence entière et l'essence propre : Dieu est infini, en tant qu'il est toute la réalité ou l'essence entière; il est absolu, en tant qu'il est lui-même et lui seul tout ce qui est. Les termes contraires sont le conditionnel et le fini. Comme être seul et unique, Dieu est sans limites et sans conditions.

A l'essence s'oppose la *forme*, à chaque catégorie matérielle une catégorie formelle qui dit *comment* elle est. Comment est l'être ? Il est *posé*, il a une position, il est positif. La position est la forme de l'être, de tout être, esprit ou corps, chose finie ou infinie. La position d'abord est une comme l'essence : l'unité formelle c'est l'unité numérique; chaque être est un seul être, il est *unique*. L'unité de nombre correspond à l'unité d'essence; l'essence propre a pour forme la *direction*, l'essence entière la *contenance*. Ce qui est spontané se prononce, s'accuse, tend à se mouvoir : l'esprit qui est libre, se dirige ou se replie vivement sur lui-même dans le sens intime; la matière, dont l'activité est enchaînée, obéit à la même direction dans la cohésion. A ces mouvements intérieurs s'ajoutent pour les êtres finis des mouvements extérieurs : ils se dirigent vers leur centre sous la forme soit de la gravitation, s'il s'agit des corps, soit de la religion, s'il s'agit des âmes. Par contre ce qui forme un tout contient des parties ou se détermine intérieurement : l'âme renferme dans son essence une série d'actes ou d'états, la matière se divise en molécules, l'infini contient tout. L'unité formelle comme l'unité d'essence embrasse donc une variété de choses, et cette variété réduite à sa plus simple expression se révèle comme dualité : deux pôles, deux sexes, deux ordres de choses, le monde physique et le monde spirituel. Mais l'unité se maintient malgré cette variété et, se combinant avec elle, engendre l'*harmonie*, l'accord de tout avec tout, sous le double caractère de la distinction et de l'union. Le tort du panthéisme est d'absorber la variété des choses dans l'unité ou de confondre ce qui est distinct; le tort du dualisme est de supprimer l'unité au profit de la variété ou de séparer ce qui est uni.

L'essence et la forme combinées constituent l'*existence*. Tout ce dont l'essence est posée existe. Si l'essence d'un objet ne prend forme que dans notre imagination, l'existence est purement imaginaire ou subjective; si l'essence est réalisée dans l'espace extérieur ou dans le monde, l'être a une existence objective, indépendante de notre pensée. L'existence est *une*, comme l'essence et comme la forme: l'unité est toujours le premier aspect et le point de vue supérieur de toutes choses, mais dans cette unité l'analyse découvre ensuite deux éléments distincts. L'opposition principale au sujet de l'existence est celle de ce qui existe en soi et de ce qui existe en autre chose, d'après les catégories de la propriété et de la relation. Ce qui existe en soi, ce qui a une existence propre et indépendante se nomme *substance*; ce qui existe en autre chose se nomme les *qualités* ou les *affections*, les *modes* et les *accidents* de la substance, en un mot les *modalités* de l'existence. Kant s'est gravement trompé à l'égard de cette catégorie. Il fait de la modalité une classe à part séparée de la substance et n'oppose à la substance que l'accident. La possibilité, la réalité et la nécessité sont les modes généraux de l'existence relative, et l'accident n'est qu'un des termes de cette relation. Le nécessaire est ce qui existe par rapport à autre chose sous le caractère de l'unité, ce qui ne peut être que d'une seule manière; le possible, ce qui existe par rapport à autre chose sous le caractère de la pluralité, ce qui peut être de plusieurs manières. La contingence est un des cas de cette possibilité qui se réalise dans le temps. Le réel n'est pas opposé au possible ni au nécessaire, il s'applique à tous deux et exprime simplement ce qui est, quel qu'ait été d'abord le mode de cette existence.

2. Quand on analyse l'être dans son contenu, on obtient des catégories nouvelles, qu'on peut appeler, avec Aristote, les catégories des *contraires* et qui ne conviennent qu'aux diverses parties ou déterminations de l'être considérées dans leurs rapports réciproques. Ici domine l'antithèse ou l'opposition, c'est à dire la relation de deux termes coordonnés. Prenons l'esprit et le corps dans l'homme pour types de ce

genre de relation. Chacune de ces substances, considérée en elle-même, possède toutes les catégories précédentes : elle a son essence, sa forme et son existence, elle est une et entière, une et la même, une et simple, elle a sa direction et sa contenance ; mais elle est encore indéterminée, aussi longtemps qu'elle n'entre pas en comparaison avec autre chose. Mettons-la maintenant en présence de l'autre substance, examinons l'une avec l'autre, aussitôt chacune se détermine et trouve son contraire : chacune est ce qu'elle est et n'est que cela, l'esprit est *identique* à lui-même, mais il est *l'autre* du corps, et le corps à son tour est *l'autre* de l'esprit ; l'esprit n'est pas ce qu'est le corps, et le corps n'est pas ce qu'est l'esprit, la spiritualité exclut la matérialité, affirmer l'une c'est nier l'autre, comme dans les jugements contraires. La relation coordonnée se manifeste donc comme *détermination* et *exclusion*. Continuons l'analyse des deux termes opposés : chacun pris en lui-même est un, ensemble ils sont deux : de là *l'unité* et la pluralité ou la *multiplicité*, base des jugements de quantité. En outre, chaque terme en lui-même, en tant qu'il est posé, est *positif*, puisqu'il est quelque chose, mais par rapport au terme opposé il est *néгатif*, puisqu'il n'est que ce qu'il est ou qu'il est privé de toute la réalité qui appartient à son contraire : de là les jugements affirmatifs et négatifs, que l'on appelle jugements de qualité.

La détermination, le nombre et la négation, qui affectent nécessairement les deux termes d'une antithèse, nous conduisent à la catégorie de la *limite*, qui est également inhérente à l'être considéré non en lui-même, mais dans son contenu. Chaque membre de l'opposition, esprit ou corps, a son *intérieur*, puisqu'il a une contenance, mais comme il n'est pas seul, comme il n'est pas tout, comme il est privé de quelque réalité, son contenu s'arrête où commence celui de son contraire ; chacun a donc aussi un *extérieur*. Pour tout ce qui est limité ou déterminé il y a un dedans et un dehors, un monde intérieur et un monde extérieur. La limite est précisément la ligne de séparation entre l'intérieur et le dehors. L'infini n'a point d'extérieur, l'infini est seul, sans

second, sans opposition, sans négation, l'infini n'a pas de limites. La limite n'affecte que les parties du tout, en tant qu'elles s'excluent mutuellement ; mais ces parties avec leurs limites sont contenues dans le tout ou dans l'infini. La limite se détermine de nouveau comme *commencement* et comme *fin*, comme point initial et comme point final, selon que l'objet est envisagé du dehors au dedans ou du dedans au dehors. Le *fini* est proprement ce qui a une fin, mais se prend communément pour la limite en général. La confusion, du reste, se conçoit aisément ; point de fin sans commencement, point de commencement sans fin. Le contenu de la limite, ce qui est circonscrit de toutes parts entre des points extrêmes, ce qui est susceptible de plus ou de moins se nomme *quantité* ou grandeur. La grandeur est à la limite comme le fond est à la forme.

En considérant encore les rapports des parties entrées elles, au point de vue de leur coexistence, on obtient une catégorie nouvelle, celle de la *conditionnalité*. Deux choses comme l'esprit et le corps, qui sont l'une avec l'autre dans un même tout, sont nécessaires l'une à l'autre, d'autant plus nécessaires qu'elles sont plus opposées ou plus hétérogènes, de sorte que si l'une vient à pâtir ou à manquer, l'autre pâtit ou manque également : cette relation se nomme condition ; elle exprime la dépendance mutuelle ou bilatérale de deux termes coordonnés, la solidarité des parties, tandis que la causalité désigne un rapport unilatéral, la dépendance de la partie vis-à-vis du tout. L'idée de condition s'applique à tous les êtres finis qui sont ensemble dans le même monde : chaque espèce trouve ses conditions d'existence et de développement dans les espèces voisines ; l'homme surtout a besoin du concours de ses semblables dans la société : de là le juste et l'injuste, car le droit n'est que l'expression de certaines conditions qui sont indispensables pour la réalisation de notre fin. De l'idée de condition dérive encore celle de *complément*. Ce qui a besoin de conditions extérieures pour vivre est incomplet et doit se compléter par le concours d'autrui. Cette catégorie ne s'applique pas à l'infini considéré en lui-même, qui comme

tel est seul, sans conditions, et n'a pas besoin de complément.

Nous venons d'analyser l'être en rapport avec un autre être, son contraire; considérons-le maintenant dans son évolution, où il présente une nouvelle opposition avec lui-même. Ici nous trouvons la distinction entre l'être même et la série des actes, des états ou des phénomènes par lesquels l'être réalise intérieurement son essence. Le phénomène est l'accident de la substance. Il faut lui marquer sa place dans le tableau des catégories, sans exagérer son importance : il n'est ni le premier ni le seul objet de la pensée, comme l'enseignent aujourd'hui les positivistes. Les êtres changent en passant d'un état déterminé à un autre état déterminé; esprits et corps, tout se modifie, tout se manifeste par des phénomènes toujours distincts; mais l'essence et les propriétés des êtres ne se perdent pas pour cela. Il y a donc une double face dans les choses, l'une variable, l'autre immuable; chaque être en d'autres termes a deux attributs opposés, le *changement* et l'*immutabilité*, dont l'un se rapporte aux phénomènes passagers, l'autre à l'essence permanente. Le *devenir* est la série continue des états qui s'écoulent; il concilie l'*être* et le *non-être*, comme dit Hegel, en ce sens que chaque état complètement déterminé exclut les autres, que l'on ne peut pas se trouver à la fois dans deux situations différentes, que si l'une existe, l'autre n'existe pas et réciproquement. Ce qui devient n'est pas encore, et cependant il est de quelque manière : il commence à être, il passe graduellement de la possibilité à la réalité. Tous ces états qui s'excluent coexistent dans la même essence. Cette contradiction apparente se résout par le *temps*, par la succession, qui contient les catégories de l'avant et de l'après. L'être n'est pas au même instant dans deux états qui s'excluent, mais il avance successivement de l'un vers l'autre. Le temps est la forme du changement; l'*éternité*, la forme de l'immuable. Si les phénomènes sont mobiles et transitoires, l'essence est éternelle. Le temps est une catégorie réelle qui concerne tous les êtres, en tant qu'ils changent ou deviennent autres. Il n'en est pas de

même de l'espace, qui n'est que la forme d'une espèce d'êtres, des corps, en tant qu'ils existent sous le caractère de l'extension et de la continuité, à moins qu'on assimile l'espace intelligible de l'imagination à l'espace extérieur de la nature. Le temps et l'espace combinés donnent le mouvement, comme direction des êtres finis les uns vers les autres, sous la condition de la translation et de la durée.

A la face immuable et éternelle des choses se rattache la *puissance*; à leur face variable et temporelle, l'*acte*. Cette distinction d'Aristote se rapporte à toute chose, considérée dans son évolution intérieure, en tant qu'elle devient ou qu'elle réalise constamment les états possibles enveloppés dans son essence. Le possible existe en puissance, le réel existe en acte. Dans leur application à l'âme, les puissances sont les facultés; les actes, produits sous forme de série dans le temps, sont l'activité. Toute substance est active, les matérialistes sont maintenant d'accord sur ce point avec les spiritualistes; et si la substance est finie, elle manifeste cette propriété par un double courant dont elle est le sujet et l'objet, par l'action et la passion, par la spontanéité et la réceptivité. Toute *action* reçue provoque une *réaction*. Appréciée au point de vue de la quantité, l'activité se détermine comme *force*: la force est le degré ou le *quantum* d'activité déployée par les êtres, spirituels ou physiques. Combinée avec la puissance, l'activité devient *tendance* ou inclination. Chaque être a des tendances, marquées par les états possibles qui sont contenus dans sa nature et qui doivent être réalisés par son activité. Les tendances inconscientes sont, dans la matière inorganique, les affinités, dans les corps organisés, les instincts et les dispositions; les tendances conscientes dans les êtres raisonnables sont les désirs. Les inclinations indiquent la *fin*, le *but* ou la destination des êtres: les attractions, en d'autres termes, sont proportionnelles aux destinées. Tout être a une fin, une cause finale, comme on dit improprement, qui fait partie de la téléologie générale de la création, et cette fin se manifeste dans l'ensemble de ses forces et de ses dispositions. Tout être qui a une fin

résume, tout s'épanouit dans l'organisme, comme dans la plus haute expression de l'être : au tout s'appliquent les catégories de l'essence, de la forme et de l'existence ; aux rapports des parties entre elles, les catégories des contraires ; aux rapports des parties avec le tout, les catégories de la subordination. L'idée de l'organisation elle-même paraît pouvoir s'adapter, à certains égards et sous diverses formes, à tout ce qui est, aux êtres physiques ou spirituels, au fini ou à l'infini : l'homme, l'animal, la plante, comme êtres vivants, sont organisés ; la pensée dans l'ensemble de ses fonctions et de ses opérations, la lumière avec les couleurs, l'espace avec les combinaisons possibles entre ses dimensions, quoique pures propriétés, ont encore une organisation conforme à leur essence. Toutes les manifestations de la vie rationnelle, la société avec ses organes, l'art avec ses formes multiples, le droit avec ses applications, la science avec ses parties, tout est susceptible d'organisation. La science organisée est le système de la connaissance, en harmonie avec le système des choses. Les propriétés fondamentales de l'organisme sont la plénitude, la perfection et la beauté. Les conditions de la beauté sont précisément les mêmes que celles de l'organisation : unité, variété, harmonie. Si l'on veut bien admettre, à titre provisoire, qu'il n'existe ni vide absolu, ni imperfection absolue, ni laideur absolue, on reconnaîtra qu'il y a en toutes choses quelques traces d'organisation et l'on en cherchera la cause dans l'organisme infini et absolu (1).

Tel est le tableau des catégories dans son ensemble. Un pareil sujet exigerait un ouvrage spécial ; mais d'une part, je ne veux pas répéter ce que j'ai dit dans la psychologie, au sujet des propriétés de l'âme, et de l'autre, je reviendrai aux idées qui seront indispensables pour l'achèvement de la logique. L'essentiel pour le moment est d'embrasser les catégories dans leur ordre réel et dans leurs rapports, pour rec-

(1) Krause, *System der Philosophie*, 1828. — *Vorlesungen über die Grundwahrheiten der Wissenschaft*, 1829. — *Die Lehre vom Erkennen und von der Erkenntniss*, herausgg. von Leonhardi, 1836.

tifier les erreurs qui proviennent d'un point de vue exclusif jeté sur les objets de la pensée. Inutile d'ajouter qu'en exposant les catégories comme attributs universels, nous n'avons pas la prétention d'avoir démontré qu'elles s'appliquent toutes à chaque chose. Cette question se présentera au sujet des lois et de la légitimité de nos connaissances, et ne pourra se résoudre sans le secours de la partie déductive ou synthétique de la science.

### CHAPITRE III

#### LE RAPPORT ENTRE LE SUJET ET L'OBJET DANS LA CONNAISSANCE.

Nous savons quel est le sujet et quels sont les objets possibles de la connaissance ; mais la connaissance n'est constituée que par un certain *rapport* entre le sujet et l'objet. Quel est ce rapport ? L'objet s'offre à la pensée, soit qu'il s'impose à l'esprit, s'il est présent, soit qu'il attende qu'on aille le découvrir, s'il est hors de notre horizon. Comment nous est-il donné ? La connaissance enfin a un double aspect, l'un subjectif, l'autre objectif ; comment se détermine-t-elle à ces deux points de vue ? Voilà ce qu'il nous faut rechercher pour achever la notion de la connaissance en général.

Le sentiment aussi bien que la pensée nous met en relation avec les choses ; mais les rapports diffèrent, quoiqu'il s'agisse dans les deux cas de la même âme en présence d'un même objet. L'âme, en tant qu'*affective*, est remuée, agitée, passionnée, dans le sens le plus étendu de ce mot : elle pâtit, elle éprouve quelque émotion ; en tant qu'*intelligente*, l'âme est calme, indifférente et conserve toute sa liberté d'action et d'appréciation ; d'un côté, elle subit une influence extérieure, qu'elle le veuille ou non ; de l'autre, elle reste impassible. La même opposition éclate dans l'objet, selon qu'il parle au cœur ou à l'esprit : il se présente au sentiment